

THEORIE DE LA CLASSE DE LOISIR

THORSTEIN VEBLÉN

Gallimard, 1970

Note de synthèse

FAYAUD André

I BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

THORSTEIN BUNDE VEBLÉN (1857-1929) est à la fois économiste, historien, philosophe et sociologue. Issu d'un milieu relativement modeste, il est le quatrième fils d'un paysan de l'Ouest venu de Norvège 10 ans auparavant. Elève brillant, il obtient un Ph. D. à Yale en 1884 et est nommé à son premier poste d'enseignant à Chicago. La personnalité de VEBLÉN mérite une description plus approfondie tant elle tranche avec celle en vigueur au sein de l'establishment universitaire de l'époque. Quatre traits saillants permettent de caractériser VEBLÉN.

- Le désintérêt total pour les contingences matérielles et le peu de soin apporté à sa mise. Son apparence rustique et négligée le font décrire par Robert HEILBRONER sous les traits « d'un paysan norvégien avec une moustache mal peignée qui cache la bouche et une courte barbe en broussaille (...), habillé d'un costume épais mal repassé, avec une grosse épingle de sûreté attachée à sa veste, qui retient sa montre ».
- La médiocrité de ses performances en tant qu'enseignant. Sa diction lente^[1] et embrouillée (il n'a appris l'Anglais que très tard) et le peu d'orthodoxie^[2] de ses méthodes pédagogiques conduisait ses classes à se vider régulièrement.
- Sa grande paresse et son inaptitude totale à défendre ses intérêts. VEBLÉN dispose d'une remarquable aptitude à l'oisiveté qui apparaît d'autant plus surprenante qu'il est issu d'un milieu industriel et travailleur.
- Le radicalisme de ses idées et le cynisme de son ton.

Ces différents éléments conjugués ont constitué un frein à la progression de sa carrière et à son rejet par l'establishment universitaire. Ces traits de caractères, socialement réhivitoires, s'ils permettent de mieux comprendre la nature du caractère de VEBLÉN occultent un aspect essentiel de sa personnalité, son détachement total de la société. Quant à ses rapports avec la société, on peut dire de lui qu'il ne se considérait ni concerné, ni prisonnier, ni éloigné, ni distant, ni désintéressé, bref un étranger^[3]. Il s'adapta au monde comme un missionnaire s'adapte à une terre de primitifs.

Curieusement, l'hétérodoxie de sa pensée et la virulence de ces propos présents tant dans son discours que dans ses écrits^[4] (il écrit dans un anglais tranchant comme un rasoir) ne se retrouvent nullement dans ses actes. Contrairement à K. MARX, il ne préconise aucun engagement politique actif. S'il critique les valeurs américaines ce n'est pas pour conclure, à la manière européenne, par un appel aux barricades. En matière idéologique, VEBLÉN est croyant davantage que pratiquant. Si la critique acerbe et sans concession de VEBLÉN peut être expliquée par la modestie de ses origines, il serait toutefois trop simpliste de faire de son œuvre majeure le fruit amer d'une rancune personnelle.

VEBLÉN est l'auteur d'une vingtaine de livres et d'articles. On a, en définitive, écrit beaucoup plus à son sujet que lui-même n'a écrit au cours de sa carrière. Sa production peut être divisée en deux branches. Les livres qui directement ou indirectement ont pour objet l'économie, la société et la civilisation des Etats Unis et décrivent l'opposition entre le monde des affaires et le monde de l'industrie. La deuxième branche de ses écrits est consacrée à l'Allemagne, à la guerre et à la paix. Il est également l'auteur d'une traduction d'un texte relatif aux légendes de l'ancienne Islande. L'ouvrage qui a fait sa renommée et est l'objet de la présente note a été écrit en 1899. Il n'a été traduit en français qu'en 1970. VEBLÉN a le ton vif et fait montre de parfois d'humour, souvent de cynisme.

VEBLÉN est un visionnaire, il a prédit les conflits mondiaux. Dans deux livres consacrés à l'Allemagne, à la guerre et à la paix, il conclut à l'impossibilité de la paix dans un système où il y a prééminence des banquiers, des états dynastiques et le dévouement des masses à des superstitions d'un autre âge. Il a également prévu l'instabilité des marchés financiers^[5] par les propos suivants : « *les financiers en trafiquant des titres de propriété, par le recours au crédit et par l'émission de valeurs mobilières, échafaudent des édifices de papier, voués quelque jour à l'écroulement puisqu'ils reposent sur des fictions*^[6] »

Il a enfin perçu, avant la lettre, la financiarisation de la société « *L'effet de l'intérêt pécuniaire et des habitudes de pensée pécuniaires sur le développement des institutions se constatent dans les décrets et conventions qui (...) favorisent les transactions pécuniaires et garantissent les intérêts acquis. Les aménagements des institutions modernes, conçus en faveur des possédants, tendent à substituer au capitaine d'industrie une société par actions sans âme*^[7] ». Par une dénonciation de la morale des affaires et des mœurs bourgeoises, il a protégé son livre contre les injures du temps.

L'ŒUVRE DANS SON CONTEXTE

L'ouvrage de VEBLÉN peut être rattaché à trois sources :

- L'économie classique et marginaliste : VEBLÉN méconnaît les économistes classiques, il leur reproche en particulier de fonder leur raisonnement sur une conception pauvre et caricaturale de la nature humaine, l'homo oeconomicus, uniquement réduit à un faisceau de désirs.

- Le courant marxiste : VEBLÉN est proche du personnage de K. MARX, car il propose une interprétation des conflits à l'intérieur des nations et entre les nations. Il rejette toutefois la lutte des classes et la démonstration marxiste de la plus value dans le capitalisme moderne, parce que cette démonstration utilise les concepts de l'économie classique. On peut considérer que MARX s'en prend au capitalisme et VEBLÉN aux capitalistes.

- Le darwinisme social : Selon VEBLÉN, l'évolution sociale est un processus d'adaptation sélectif du tempérament et des façons de penser. Dans le raisonnement véblénien, la capacité des hommes à s'adapter dépend de deux instincts qui coexistent en chacun d'eux, l'instinct artisan^[8] et l'instinct prédateur. Cette approche évolutionniste prend beaucoup aux théories de C. DARWIN et de SPENCER (le père du darwinisme social). Pour VEBLÉN l'accès à la classe de loisir se fait par sélection et adaptation en ne laissant accéder que ceux qui ont fait montre d'agressivité et ont survécu grâce à leur aptitude financière.

Si VEBLÉN s'est inspiré de diverses sources théoriques pour construire son ouvrage, il est lui-même à l'origine d'un courant théorique, le courant institutionnaliste, co-fondé avec deux de ses élèves J.R. COMMONS et W.C MITCHELL. L'apparition de l'institutionnalisme aux Etats Unis correspond à un changement radical du paradigme relatif à l'approche néo-classique. Cette dernière cherche à expliquer le comportement des agents économiques dans un système statique et socialement neutre. L'institutionnalisme situe ce comportement dans un système économique intégré dans un contexte historique et social. Le rôle des institutions est donc crucial. Ce courant connaîtra une éclipse, puis un renouveau avec le néo-institutionnalisme de R. COASE et O. WILLIAMSON.

Rattacher VEBLÉN à un courant de pensée économique implique de le considérer comme tel. Or il y a très peu de points communs entre l'économie de VEBLÉN et la mécanique économique des classiques. VEBLÉN s'est davantage intéressé au fonctionnement du monde, aux mœurs et coutumes en vigueur dans la société, aux motivations des acteurs, qu'à la formalisation de leurs comportements.

POSTULAT ET HYPOTHESES

Le postulat de VEBLÉN est le suivant :

L'institution d'une classe oisive est la conséquence naturelle d'une discrimination positive des travaux dignes et des travaux indignes. Toutes les activités de la classe de loisir sont tournées vers la démonstration qu'elle ne peut, sous peine de déchoir, participer à des activités industrielles. Elle véhicule un mode de pensée et d'action dont on retrouve les effets dans toutes les sphères de la société (religion, condition féminine, sport, enseignement...)^[9].

Pour vérifier la véracité de ce postulat, VEBLÉN a formulé trois hypothèses qu'il s'est fixé pour objectif de démontrer :

- le loisir ostentatoire et la consommation ostentatoire sont les deux moyens principaux utilisés par la classe de loisir pour démontrer sa richesse et sa supériorité sur les autres classes sociales.
- la relation de subordination constatée entre classe de loisir et classe pauvre se retrouve à tous les niveaux de la société, entre maîtres et valets, entre divinité et prêtrise, entre maris et femmes...
- la classe de loisir par son conservatisme constitue un obstacle à l'évolution de la société.

MODE DE DEMONSTRATION

La méthodologie retenue par l'auteur est définie dans la préface : « pour des raisons de convenance et aussi parce que l'on risque moins de se méprendre sur des phénomènes familièrement connus de tous, on a choisi des exemples probants tirés de la vie quotidienne. Comme ils sont directement observés ou de notoriété publique, ils ont paru préférable à des données absurdes, puisées à des sources lointaines ». Il ajoute que « le raisonnement prend appui sur des considérations générales qui si elles étaient remises en cause par le lecteur ne perdrait pas toute valeur ».

Ainsi VEBLÉN professe une démarche inductive, il énonce des faits et de ces faits il déduit des lois. Il généralise une observation ou un raisonnement établis à partir de cas singuliers. D'autre part, il intègre peu de références bibliographiques et met à la charge du lecteur de se procurer celles dont il pourrait avoir besoin. Cette démarche qui demeure très largement empirique pêche par un manque évident de fondement scientifique et garde la valeur d'un témoignage d'une remarquable fidélité.

RESUME DE L'OUVRAGE

I La classe de loisir, origine et caractéristiques

1 - Origine de la classe de loisir

Selon VEBLÉN, l'apparition et le développement de la classe de loisir telle qu'elle est apparue à la fin du 19^{ème} siècle résulte de quatre phénomènes conjugués :

- L'apparition peut être mise en parallèle avec les débuts de la propriété. Celle-ci, inexistante dans les sociétés primitives s'est fait jour progressivement durant la transition des sociétés primitives aux sociétés barbares. La richesse, extorquée autrefois par le pillage, résulte dorénavant de la propriété et permet, aujourd'hui comme hier de constituer une classe oisive. VEBLÉN précise « Posséder quelque chose, voilà qui devient nécessaire pour jouir d'une réputation^[10] ».

- Le développement de l'instinct prédateur au détriment de l'instinct artisan. Selon VEBLÉN, deux instincts coexistent dans chaque société. L'instinct artisan résulte du goût de l'homme pour l'effort efficace et prospère dans les zones modérées. L'instinct prédateur a pour but de l'appropriation du bien d'autrui par la force ou la ruse. Selon VEBLÉN, ces instincts se développent en fonction du milieu social et des conditions de vie, la société formant les sortes d'hommes dont elle a besoin. La distinction opérée par VEBLÉN n'implique pas nécessairement une préférence pour l'un ou l'autre instinct, selon VEBLÉN, les deux sont nécessaires. Toutefois, il observe une prédominance de l'instinct prédateur au sein de la classe de loisir. La notion d'instinct fait référence à la loi sur la sélection naturelle de DARWIN et aux thèses relatives au darwinisme social.

- L'existence d'une rupture marquée entre les classes sociales. La classe oisive s'épanouit dans les périodes où les distinctions de classes sont très prononcées, par exemple au moyen âge en Europe, à la fin du 19^{ème} siècle aux Etats Unis ou au Japon.

- La distinction entre travaux nobles et travaux ignobles (au sens premier du terme soit non noble). Sont nobles ou dignes les travaux résultants de l'exploit^[11]. Il en est par exemple ainsi de la connaissance des langues mortes, du jeu, de la musique et de toutes les activités liées au gouvernement, à la chasse et à la guerre. Ces activités établissent que l'on n'a pas gaspillé son temps en activités industrielles. Les travaux ignobles ou indignes sont ceux résultants du quotidien (travaux domestiques en particulier) et ennemis de toute élévation de pensée. Selon VEBLÉN, la seule situation où une tâche ignoble puisse devenir digne et respectable est celle où elle est réalisée par une personne de haut rang. Il en est par exemple ainsi de l'activité d'une demoiselle d'honneur à l'occasion d'un mariage. Celle-ci réalise une activité domestique (service d'une autre personne) mais ne s'humilie pas du fait de son statut d'amie de la mariée.

Ainsi, le développement de l'instinct prédateur par la classe de loisir conduit celle-ci à s'approprier les biens appartenant à la classe la plus démunie qui continue à manifester l'instinct artisan. Elle s'empare des richesses de la société sans fournir aucun travail productif en retour. Cette appropriation conduit à accroître l'écart entre les deux classes.

2 - Caractéristiques de la classe de loisir

Selon VEBLÉN, la classe de loisir peut être comprise au travers d'un certain nombre de caractéristiques dont les principales apparaissent ci après :

- Elle est conservatrice. C'est à dire qu'elle tend à s'opposer à tout progrès de la société, en particulier en s'opposant à l'innovation. En effet, pourquoi remettre en cause un système dont on tire le meilleur pour son propre profit, système que tout changement serait susceptible de remettre en cause. Si on reprend l'exemple du Japon, on peut montrer qu'à la fin du 19^{ème} siècle, la classe dominante de la dynastie Tokugawa s'est opposée à tout progrès au sein de la société japonaise en proscrivant toute innovation. Ce n'est que par un changement de régime et l'avènement de l'ère Meiji de Mutsuhito que le Japon a pu s'orienter sur la voie de la modernisation. D'autre part, la classe de loisir sachant ses intérêts essentiels à l'abri des contraintes de l'environnement, elle met donc plus de temps à s'adapter. Le conservatisme étant le propre des classes favorisées de la société, il devient un attribut de la respectabilité et tourne en usage.

- Elle exerce une fonction parasitaire par rapport au reste de la société, en particulier l'industrie. VEBLEN reproche à la classe de loisir de ne pas réaliser d'activité productive, d'être propriétaire d'un outil de travail dont elle perçoit les fruits sans toutefois participer à son exploitation. En fait VEBLEN n'est pas contre la propriété, il n'a jamais dénoncé la possession par les travailleurs de leur outil de travail. Ce qu'il détestait c'est la propriété mobilière, la classe des propriétaires absents, les spéculateurs immobiliers, ceux qui bâtissent leur fortune sans réaliser de travail productif. Il oppose fréquemment le travail sans profit et le profit sans travail. Pour VEBLEN, le capitalisme est un régime qui prospère par l'industrie pour la plus grande richesse des non industriels. On peut justifier la vigueur des propos de VEBLEN par l'observation qu'il a faite des conséquences de l'émergence du capitalisme sauvage aux Etats Unis entre 1880 et 1900^[12].

- Elle fixe la norme en matière d'honorabilité pour la société toute entière. Les classes inférieures tentent par leur consommation d'atteindre cette norme. Les membres de chacune des strates reçoivent comme l'idéal du savoir-vivre, le mode de vie en faveur dans la strate immédiatement supérieure et tendent toute leur énergie vers cet idéal à peine de ruiner leur réputation. Toutes les classes sociales, même celles se trouvant dans le dénuement le plus misérable, ont une consommation ostentatoire. Pour VEBLEN, un individu souffrira la crasse et l'inconfort plutôt que de se défaire du dernier affluet.

- En raison de son agressivité naturelle la classe de loisir considère comme normal le recours, dans certaines circonstances, à la force pour résoudre un conflit. Cette disposition naturelle à la violence comme universelle solution des divergences d'idées conduit fréquemment VEBLEN à comparer la classe de loisir à celle des délinquants. Il décrit ainsi le duel, solution aux conflits, comme une institution spécifique de la classe de loisir.

II Les modalités du loisir

-
-
Selon l'auteur, la classe de loisir peut montrer qu'elle ne réalise pas de tâches viles en pratiquant ce qu'il appelle le loisir. Le loisir ne désigne par la paresse et le repos mais la consommation improductive de temps due à l'indignité du travail productif et à la possibilité financière de s'offrir une vie d'oisiveté. En gros, en ne travaillant pas, on établit que l'on n'a rien de commun avec ceux qui travaillent. VEBLEN compare la classe de loisir avec la classe noble sous l'ancien régime en France qui n'avait pas le droit de travailler sous peine de déroger, c'est à dire de perdre ses privilèges. Conséquence directe, les activités manuelles et domestiques sont notées d'infamie^[13]. Les réaliser c'est manquer à l'honneur. L'objectif de la classe de loisir est donc de démontrer de façon claire et explicite qu'elle ne peut, qu'elle ne saurait en aucun cas faire quelque chose qui puisse l'assimiler à la classe honnie des pauvres. Des modalités très sophistiquées vont être utilisées par cette classe pour ce faire. VEBLEN en décrit plusieurs

1 - Le loisir ostentatoire

Selon VEBLEN, un des moyens mis à la disposition d'un individu pour apporter la preuve irréfutable qu'il appartient à la classe de loisir est de rémunérer quelqu'un pour faire à sa place ses propres travaux domestiques, par exemple en employant des serviteurs. VEBLEN montre toutefois qu'il n'y a pas une, mais des domesticités. L'honneur du maître de maison trouve davantage son compte dans une domesticité nombreuse et stylée que dans l'utilisation d'une ou deux femmes de charges. VEBLEN envisage donc une gradation dans le recours à des domestiques, celle ci est fonction de la richesse possédée. On peut identifier trois stades :

- La première étape consiste pour un maître à se doter d'une domesticité dont la principale fonction est de se consacrer à la réalisation des travaux domestiques. La contribution du serviteur à la reconnaissance sociale de son maître est dans ce cas réduite.

- Lorsque la richesse croît, les serviteurs doivent, pour faire honneur à leur maître, reconnaître leur situation de subordination. Selon VEBLEN, il leur faut « se soumettre avec éclat ». Il y a donc un apprentissage de la servilité. Ne pas avoir un sommelier ou un valet stylé montre que le maître de maison n'a pas les moyens financiers pour former ses serviteurs. Entretenir une domesticité nombreuse est le signe de sa propre valeur. Un autre moyen de montrer l'allégeance est le port d'un uniforme aux armes du maître de maison, ceci est un gage supplémentaire de la reconnaissance de la subordination. VEBLEN montre d'ailleurs que l'uniforme est le signe extérieur de la soumission. Les militaires, les policiers, les ecclésiastiques... portent tous un uniforme.

- Enfin le stade ultime est d'avoir des serviteurs qui eux-mêmes ne produisent rien. C'est à dire dont la principale fonction est d'être aux soins de leur maître, il en est par exemple ainsi des valets de pied, des caméristes... VEBLEN explique : « il apparaît une classe de serviteurs, d'autant plus appréciée qu'ils sont plus nombreux, dont le seul office est d'être béatement aux petits soins pour la personne de leur propriétaire et de faire bien remarquer qu'il a de quoi consommer improductivement une importante quantité de services.^[14] ».

2 - Le loisir par procuration

Le loisir par procuration ou loisir délégataire est une consommation par personne interposée. Ce type de loisir se retrouve fréquemment dans les relations entre maris et femmes. Lorsqu'une femme réalise des articles de consommation voyante, elle consomme au nom de son mari tout le loisir requis, ceci permet de faire constater qu'elle n'a nul besoin de s'employer à quoi que ce soit de lucratif ou d'utile. En étant à la fois incapable de travailler et coûteuse (son mari devant l'entretenir dans l'oisiveté), elle démontre la puissance pécuniaire de son mari. L'apparence physique a également un rôle à jouer, une femme menue, délicate, de tournure élancée et de taille fine établit son incapacité physique à fournir le moindre travail. Pour VEBLEN la consommation par délégation marque la personne qui consomme (épouse) du sceau de la servante ou de l'esclave.

VEBLEN montre qu'un individu qui descend dans l'échelle sociale peut se trouver contraint à travailler, l'exigence d'honorabilité lui impose, si lui-même ne peut avoir un comportement oisif, d'obtenir de sa femme qu'elle ait ce comportement pour lui. Il s'agit d'une situation de loisir délégataire.

3 - La consommation ostentatoire

Toutes les sociétés gaspillent soit du temps (loisir), soit des biens, toutes méthodes dont le but est de démontrer la possession de richesses. L'une ou l'autre sont préférées selon le stade de l'évolution économique. Le gaspillage des biens est privilégié lorsque l'individu essaie de toucher un milieu plus vaste que son milieu proche. Dans les sociétés modernes on fréquente des lieux ou on ne sait rien de la vie quotidienne de son prochain (salle de bal, hôtels...). Il faut donc selon VEBLEN « tracer la signature de sa puissance pécuniaire en grosses lettres, assez grosses pour qu'on pût les lire en courant ». On comprend donc que la tendance actuelle soit à valoriser la consommation plutôt que le loisir. Plus la société progresse, plus la consommation se substitue au loisir. La consommation est plus utilisée dans les villes que dans les campagnes, non pas que les besoins en la matière des citadins soient plus grands que ceux des campagnards, mais la ville requiert plus ce genre de démonstration et lui donne plus d'efficacité dans l'instant. Vivre sans se hausser au niveau voulu, c'est déchoir. La consommation ostentatoire peut prendre plusieurs formes :

- La propriété et la richesse : Le loisir ne s'écoulant pas à la vue des tiers, il convient d'en exhiber quelques résultats tangibles. La propriété de biens acquise par conquête permet la gloire de celui qui prend, l'honorabilité se fondant sur la possession de biens. VEBLEN montre toutefois une évolution significative quant à cette possession. Auparavant c'est l'acte de posséder, c'est à dire l'appropriation, qui conférait l'honorabilité, maintenant celle ci est obtenue par le seul fait de posséder^[15]. Comble de raffinement, avec le temps, la richesse transmise confère davantage d'honorabilité que la richesse acquise par ses propres efforts. La propriété fondant l'estime et l'honorabilité, ne pas posséder, c'est encourir le risque de ne pas être estimé.

- La consommation de produits de qualité : Pour VEBLEN la qualité d'un produit est indissociable de sa cherté. Pour paraître, il est indispensable de consommer des produits onéreux. L'appréciation de la valeur d'un produit dépendant plus de sa cherté que d'autres critères (exemple des cuillères page 84). VEBLEN prend l'exemple du luisant d'un chapeau ou de souliers vernis et montre que ce luisant là est similaire à celui d'une veste élimée, mais que les gens bien élevés recherchent instinctivement le premier luisant. A force d'identifier beauté et honorabilité, cela conduit au final à ne plus tenir pour belle une chose qui ne se vend pas cher. Un objet de prix modique sera perçu comme étant de mauvaise qualité. D'ailleurs, dans le choix d'un cadeau, le donateur ne fixe t-il pas au préalable une fourchette de prix en fonction du donataire, pour ensuite sélectionner le cadeau à offrir. VEBLEN montre également que dans l'esprit des consommateurs, l'élément honorifique et l'élément de simple utilité d'un objet sont liés. Un objet utile mais ne faisant pas honneur à son propriétaire sera délaissé. En conséquence les entreprises s'ingénient à produire des biens qui satisfassent à ces deux caractéristiques. Ceci est d'autant plus facile que les dirigeants d'entreprises sont eux-mêmes soumis à ces attentes. Ainsi un produit doit, pour être vendu, contenir des signes extérieurs distinctifs de cherté. VEBLEN observe toutefois une dérive quant à la qualité d'un produit industriel. Si celui ci est trop parfait, il est marqué du sceau du commun alors qu'un objet fait à la main est unique par les défauts qu'il contient. D'où le retour à des techniques de production surannées, par exemple la production dans l'imprimerie d'éditions limitées prenant en compte les caractéristiques des livres anciens (vergé à la main à bords non ébarbés, marges immenses, feuilles non rognées...). C'est dans ce cas l'imputation d'une excellence intrinsèque à l'article le plus coûteux et le moins commode. On peut également y voir une concession de l'instinct prédateur à l'instinct artisan.

- L'art de la consommation : s'il est indispensable pour un individu de consommer des produits de qualité, dans les meilleurs endroits et avec les personnes les plus distinguées, il doit de plus savoir les consommer selon des règles de bienséance et de bonne tenue. Il établit ainsi qu'il a consacré du temps et de l'argent à l'apprentissage des bonnes manières, temps qu'il n'a donc pu utiliser à des fins de production de travaux d'industrie. Il en est de même quant à la façon de s'exprimer, l'utilisation de la bienséance langagière nécessite le recours à des formes archaïques ou désuètes du langage. L'homme

qui s'exerce certifie être désolé de ne pas pouvoir offrir de cadeaux, cette approche en adoptant un langage abscons et désuet, gage de leur honorabilité (avocats, médecins...). VEBLEN montre qu'un tel langage peut se révéler déconnecté de la réalité présente, les idées d'aujourd'hui ne s'exprimant avec bonheur qu'avec des mots d'aujourd'hui. Notons toutefois que VEBLEN tombe dans le même travers en utilisant lui-même un langage parfois érotique et en faisant référence à des auteurs du passé (MANDEVILLE, ADAM SMITH, LA BRUYERE...).

- Faire des cadeaux : Consommer avec ostentation implique d'organiser des fêtes coûteuses^[16], de faire des cadeaux pour obliger celui à qui l'on donne^[17] et l'humilier en lui donnant des cadeaux d'une valeur qu'il ne pourra pas rendre. Ce faisant, celui qui reçoit les cadeaux consomme par délégation au profit du donateur. C'est un investissement de celui qui offre pour sa plus grande gloire.

- Les dépenses vestimentaires : Il est important de noter que si la postérité n'a retenu^[18] de l'œuvre de VEBLEN que cet aspect de la consommation ostentatoire, il s'agit toutefois d'une partie mineure de son ouvrage. Pour VEBLEN, les dépenses vestimentaires ont plusieurs fonctions. Tout d'abord donner des informations sur soi à des personnes qui ne nous connaissent pas, afin d'établir son appartenance indiscutée à la classe de loisir. Acheter un vêtement onéreux est à cet égard un pré-requis indispensable. Un vêtement bon marché déclassant automatiquement celui qui le porte. Pour illustrer ce propos VEBLEN reprend la maxime d'un homme politique de son temps : « le manteau ne vaut pas cher, l'homme non plus ». Acheter un vêtement coûteux est également un moyen pour un individu de se conformer à l'usage établi et ainsi ne pas de prêter le flanc à des commentaires défavorables ou mortifiants. Enfin, et c'est probablement pour VEBLEN la principale raison, une mise élégante a pour but de donner l'impression que la personne ainsi vêtue n'a pas l'habitude de fournir le moindre effort utile. Il s'agit de l'attribut incontestable du loisir. Par exemple, le chapeau des élégantes, les talons hauts, la jupe rendent tout travail impossible. Peu pratiques et inutiles, ou plutôt n'ayant qu'une seule utilité montrer que l'on ne saurait participer à des travaux industriels, telles sont les fonctions principales de ces vêtements. Pour les hommes, c'est encore pire, la canne, la fameuse canne de VEBLEN, elle « annonce évidemment que les mains du porteur sont occupées à toute autre chose que l'effort utile ».

- VEBLEN produit un certain nombre de réflexions sur la mode. Sa théorie, très personnelle, marque une véritable rupture avec l'approche qu'en ont les individus à l'heure actuelle. VEBLEN justifie la mode comme suit. Il montre que le principe du gaspillage ostentatoire réclame une dépense vraiment futile. La mode permet par des innovations vestimentaires d'ajouter des détails qui donnent au vêtement une prétendue utilité qui ne durera que jusqu'à la prochaine innovation. Sa deuxième explication est nettement plus atypique, pour VEBLEN, c'est l'aversion pour un style intrinsèquement odieux, dont on désire à tout prix changer qui est la principale motivation de la mode. Il ajoute « si les styles sont plus prompts à se succéder et à se supplanter, c'est qu'ils insultent plus gravement au franc bon goût^[19] ». Enfin, il termine sa démonstration en expliquant qu'« avec une demi-douzaine d'années de recul, nous sommes frappés de voir combien la meilleure des modes fut saugrenue, disons même franchement vilaine ».

VEBLEN a également produit une réflexion sur le corset, dont il montre la vertu économique : « en théorie économique, le corset^[20] n'est autre chose qu'une mutilation, destinée à ôter toute vitalité au sujet... A la vérité, le corset endommage les appâts de la personne qui le porte ». On retrouve bien ici la volonté d'interdire à la femme la moindre activité industrielle. Le corset lui rendant tout effort difficile, elle se voit contrainte de rester à la maison pour ne plus se consacrer qu'à la seule gloire de son époux. Quant à la réflexion sur les appâts, on la doit probablement davantage à l'homme qu'à l'économiste.

- VEBLEN achève enfin sa démonstration en prenant en compte le cas des animaux. Selon VEBLEN les individus sont disposés à trouver beaux des animaux domestiques pour autant qu'ils ne présentent pas d'utilité industrielle. Il en est par exemple ainsi des chiens, chats, chevaux de selle qui n'ont d'autre utilité que de servir la gloire de leur maître. Il en va autrement des veaux, volailles... dont la vocation industrielle est affirmée. VEBLEN montre que pour certains chiens de luxe et de salon, le coût élevé de leur production en font des articles de consommation ostentatoire. Il en est de même et dans une plus large mesure pour les chevaux. D'une part, ils constituent un instrument de rivalité efficace, voir son cheval distancer ceux des autres est un moyen de domination. C'est d'autre part un moyen honorifique, la fréquentation des champs de course par les plus hautes classes de la société en est le témoignage.

Le point commun de toutes ces dépenses est évidemment le gaspillage. Toutefois, VEBLEN reconnaît une justification économique à toutes ces « superfluités^[21] ». Aux yeux d'un économiste, une dépense ostentatoire n'est ni plus, ni moins légitime qu'une autre. On l'appelle gaspillage car la dépense n'est pas utile au bien être de la communauté. En revanche en se plaçant du point de vue de l'individu qui consomme, on ne peut parler de gaspillage. Si un individu choisi ce genre de dépense c'est qu'il y trouve plus d'utilité que dans des formes de consommation sans gaspillage. Selon VEBLEN, plus la société progresse plus la tendance est forte de substituer la consommation ostentatoire au loisir.

4 - Les conséquences de la consommation ostentatoire

Pour VEBLEN, consommer de manière ostentatoire induit un certain nombre de conséquences sur les individus et sur la société en général.

- Il montre que la société est formée d'un certain nombre de groupes sociaux homogènes, tant dans leurs pratiques de consommation que dans leur niveau de revenu. Le groupe produit un certain nombre de règles en matière de consommation. C'est à dire que l'appartenance au groupe nécessite de consommer certains produits et pas d'autres. Il a observé la tendance des groupes à se rapprocher des groupes immédiatement supérieurs « l'esprit de compétition incite les hommes à laisser plus bas que nous les gens de notre condition, un groupe se compare au groupe immédiatement supérieur, il ne se compare pas aux groupes inférieurs ni à ceux qui le surclasse de très loin ». Un individu se situe sur une échelle de richesse en se comparant avec les autres. Tant que la comparaison lui est défavorable, l'individu vit dans l'insatisfaction chronique jusqu'à ce qu'il ait atteint le niveau pécuniaire normal, puis il n'aura de cesse que l'intervalle s'élargisse entre le niveau pécuniaire normal et sa position. L'individu n'a en définitive de cesse que de se classer plus haut encore. VEBLEN montre les effets pervers de ce système, l'objectif n'étant pas d'avoir beaucoup, mais d'avoir plus (que les autres), aucune augmentation de la richesse sociale ne peut satisfaire les individus.

- Il constate également la variabilité des besoins en fonction du contexte. Un bien primitivement perçu comme un gaspillage peut finir par devenir une nécessité vitale. Observation dont on constate les effets tous les jours. Des outils comme le téléphone perçus originellement comme inutiles (à l'origine les hautes classes de la société, destinataires de cette invention, s'y sont opposés au motif qu'il n'était pas question qu'ils soient sonnés comme des domestiques) sont devenus nécessaires, puis indispensables.

- Une personne a tout autant de mal à redescendre d'un haut niveau de vie à un niveau moyen, qu'une autre a à rabaisser un niveau de bas à très bas. Dans le premier cas la difficulté est d'ordre moral et dans le second d'ordre physique. En général les habitudes de consommation les plus anciennes qui ont été les premières à gouverner la vie sont maintenues avec plus d'opiniâtreté que les autres. L'ancienneté des habitudes donne la mesure de leur persistance à s'affirmer. Les gens s'imposeront des privations sévères afin de conserver les moyens d'une dépense considérée comme un gaspillage ostensible.

Le leitmotiv de VEBLEN se retrouve donc à chaque étape de son raisonnement, la classe de loisir a pour unique et principale fonction d'établir sa supériorité sur les autres classes. Pour ce faire il lui faut montrer qu'elle ne saurait participer aux tâches industrielles dont sont coutumières les classes laborieuses. Elle recourt donc soit au loisir ostentatoire, soit à la consommation ostentatoire dans les formes décrites ci avant.

III Prolongement de l'étude de VEBLEN dans des sphères autres que la sphère domestique

VEBLEN poursuit son raisonnement par l'étude de la relation maître/subordonné. Celle-ci est essentielle car elle fonde la relation de base existante au sein de toute société. Loin d'être spécifique à la sphère domestique, on la retrouve à divers degrés dans d'autres domaines, en particulier ceux de la religion, de l'enseignement et du sport. Les comportements induits par cette relation de subordination (loisir ostentatoire et consommation ostentatoire) y sont également présents. Ce qui nécessite de les décrire plus avant.

1 - Domaine religieux

Pour mieux comprendre la réflexion de VEBLEN quant à la religion, il convient de garder à l'esprit l'éducation religieuse dont il a bénéficié au cours de sa scolarité et dont il revu atée^[22]. Ceci explique peut-être la vigueur de certains de ces propos. Pour VEBLEN, la relation entre la divinité d'une part et le prêtre et ses ouailles d'autre part est de même nature que celle existant entre le maître de maison et sa domesticité. Pour illustrer ce point il met en évidence un certain nombre de similitudes :

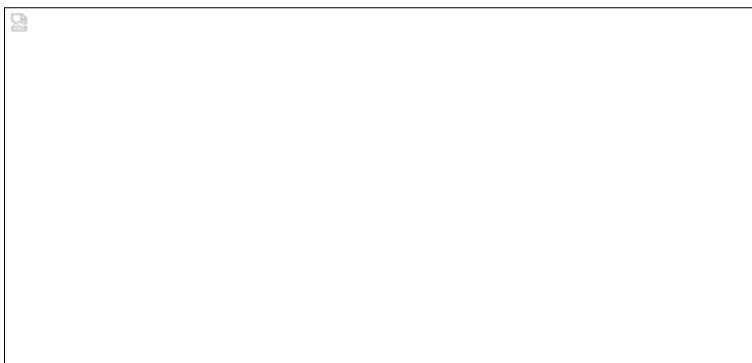
- Quant au comportement du prêtre tout d'abord, celui-ci affiche un air maussade et un maintien gourmé, il vit généralement dans l'ascèse et ne peut en aucun cas jouir des bonnes choses de la vie (sa vie est monacale d'autant que le mariage lui est, dans certaines religions, refusé). Il montre ainsi qu'il se consacre corps et âme à la seule gloire de la divinité dont il est le serviteur. Ne pas jouir de la vie est un moyen de ne pas faire d'ombre à son maître. VEBLEN illustre ce fait en reprenant la parole de l'écriture « soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu^[23] ». VEBLEN assimile l'attitude empruntée du prêtre à celle d'un domestique stylé et dévoué.

- Le lieu de culte est également un lieu de dépense ostentatoire. Eglises richement décorées, vêtements sacerdotaux luxueux, cette coûteuse splendeur a non seulement pour objectif de magnifier la divinité mais également contribue à l'élévation de l'âme des fidèles. Cette magnificence conduit les fidèles à éprouver un sentiment de honte s'ils voient dans un lieu de culte une trace de pauvreté sordide. Par contre, est banni tout ce qui pourrait amener du confort, les bancs sont spartiates, le chauffage généralement absent. Ce ruineux inconfort interdit tant au fidèle qu'au prêtre de profiter de la magnificence en lieu et place de la divinité. Il s'agit donc d'une forme de consommation délégataire de même nature que celle effectuée par la servante pour le compte de son maître. Les croyants et le prêtre sont placés en situation de domesticité. Le port de vêtements sacerdotaux coûteux, ornés, saugrenus, gênants et surtout inconfortables sont l'attribut du loisir. De plus, le port d'un uniforme (soutane) est le signe de soumission de celui qui le porte à l'autorité.

- Le service religieux est enfin un moyen de magnifier le maître. Hormis dans les cultes récents, la messe est vidée de tout sens et consiste en la répétition (rabâchage) d'un sermon. Le prêtre se trouve

donc vis à vis de dieu dans la situation d'un valet de pied dévoué à la gloire de son maître, le prêtre fait un travail inutile pour valoriser son maître. Si le prêtre fait preuve d'agilité, il donne à croire qu'il effectue un vrai travail, travail qui sera effectué pour sa propre gloire puisqu'il en est à l'origine, situation que son maître ne saurait en aucun cas accepter.

VEBLEN montre que la hiérarchie qu'il a conçu dans la sphère domestique se retrouve dans la même mesure dans la sphère religieuse. Le schéma ci après permettra d'expliquer plus clairement le propos.



On note que les anges, tout comme les domestiques font du loisir par délégation pour le compte de la divinité qu'ils servent, c'est à dire que leur seule et unique fonction est d'être aux petits soins de leur maître. VEBLEN achève son analyse en montrant que l'activité religieuse décline chez les classes en contact avec les opérations industrielles et qui subissent l'épreuve des nécessités technologiques.

2 - Domaine de l'enseignement

A l'origine les études supérieures avaient pour vocation l'acquisition de connaissances nécessaires au service de la divinité. La classe des prêtres, intermédiaire entre les disciples et le monde surnaturel dispensaient un enseignement fait à la fois de savoirs et d'un rituel cérémonial, fondement de la soumission aux puissances supérieures. Dans les périodes suivantes, la connaissance a acquis une autonomie par rapport aux aspects religieux. On retrouve encore de nos jours certains aspects religieux marqués dans les usages universitaires, port de la toque et de la toge, rite d'initiation des nouveaux, cérémonie de remise des diplômes...

Les études sont donc originellement un produit de la classe des prêtres. Plus on s'élève dans la hiérarchie universitaire, plus les aspects cérémonieux prennent de l'importance, l'enseignement des connaissances cède le pas à l'apprentissage des règles et rituels de la classe dominante. Cette affirmation de VEBLEN trouve actuellement un écho remarquable dans des écoles type ENA dont l'objet est moins l'apprentissage des savoirs que le formatage des futurs hauts fonctionnaires aux normes de la puissance publique.

Selon VEBLEN, l'enseignement supérieur présente comme point commun avec la classe de loisir une attitude conservatrice marquée, obstacle à l'émergence et à la diffusion des connaissances nouvelles. La notion de gaspillage ostentatoire se retrouve dans l'enseignement lorsque l'on attend des étudiants qu'ils consacrent de leur temps à apprendre des notions (humanités, langues mortes...) qui leur seront parfaitement inutiles. On retrouve bien ici la nécessité impérieuse de gaspiller du temps et des efforts et de la puissance pécuniaire qu'il a fallu pour s'en permettre les frais. Il faut donc à toute érudition honorable une part de gaspillage ostensible.

3 - Domaine du sport

VEBLEN montre que le sport (survivable moderne de la prouesse) est un moyen pour la classe de loisir de trouver un exécutaire à son agressivité naturelle, la rapacité étant loin d'être effacée dans la société moderne. Le sport est une expression simple et irréfléchie de la rivalité. Il montre que les motivations réelles du sport (férocité, volonté de vaincre) sont généralement cachées et que ceux qui les pratiquent leur trouvent d'autres justifications. Par exemple, les chasseurs justifient leur passion par l'amour de la nature. De même, il considère par exemple que le football est « la restauration du premier tempérament barbare^[24] », il constate ainsi de manière très subtile « les sports ont ceci de particulier, qui les rends différents du duel et des autres perturbations de la tranquillité publique, c'est qu'en dehors des instincts de prouesse et de férocité, ils laissent croire à d'autres motifs ». Il caractérise le sport comme étant le fait de ceux dotés d'un tempérament puéril. Le sport est un moyen moderne de la rivalité pacifique. Le sport est la traduction de l'instinct prédateur.

COMMENTAIRES ET CRITIQUES

1 - Apports

La critique de VEBLEN est d'autant plus cruelle et il est d'autant plus habile à percer à jour le jeu de l'amour propre et de la compétition pécuniaire qu'il refusait de rentrer dans le jeu social. Extérieur à toutes les communautés, il adopta selon Raymond Aron « le ton du détachement ironique sans jamais prendre part à la mêlée, affectant l'attitude du spectateur pur ». Il n'apparaît donc ni révolutionnaire, ni réformiste.

VEBLEN a eu une influence considérable, sur ses contemporains d'une part, même si celle-ci s'est plutôt révélée préjudiciable à son endroit. Son influence s'est également exercée sur sa postérité, VEBLEN fait partie de ces économistes iconoclastes dont les écrits rafraîchissent la pensée économique. Il convient toutefois de noter que s'il a exercé une influence diffuse et profonde sur les secteurs de la science et de la politique, c'est probablement à son corps défendant. En résumant, les apports^[25] de VEBLEN sont au nombre de sept :

- Il a expliqué les raisons pour lesquelles certains individus ne se conforment pas à la loi selon laquelle la consommation est une fonction décroissante du prix. L'effet qui porte son nom (effet VEBLEN), montre qu'une catégorie de la population ne consomme que des produits chers et se désintéresse du produit à compter du moment où démocratisation aidant, il devient accessible à des segments plus modestes de la population. VEBLEN explique ce phénomène par le snobisme et la volonté de se démarquer par sa consommation.

- Il montre qu'en matière de consommation, les individus ont tendance à se conformer au groupe auquel ils appartiennent, avec une tendance à se rapprocher de la consommation du groupe immédiatement supérieur, tout en essayant de se démarquer de leur groupe de provenance. Cette « tendance à rivaliser - à se comparer - à autrui pour le rabaisser est d'origine immémoriale : c'est un des traits les plus indélébiles de la nature humaine^[26] ». VEBLEN précise toutefois qu'un groupe trop haut ou trop bas dans l'échelle sociale par rapport au groupe de référence n'a pas d'influence sur les comportements de consommation.

- Il a perçu avant l'heure en la technologie et en la science les forces premières du changement du 20^{ème} siècle

- Il a établi que, dans une société donnée, ce en conformité avec le darwinisme social, seuls les plus aptes parmi les institutions et les groupes sociaux, finissent par l'emporter. La classe oisive étant moins réceptive que les autres classes à l'idée du changement, son intérêt étant dans le maintien du statu quo, VEBLEN prévoyait sa disparition par incapacité à s'adapter. L'histoire lui a donné tort comme elle a donné tort à MARX qui pronostiquait la fin du capitalisme.

- Son ouvrage constitue un plaidoyer contre les inégalités. VEBLEN explique les causes des conflits entre la classe de loisir et les autres classes de la société. Toutefois, il ne conclut pas, et c'est là l'originalité de VEBLEN, par la nécessité de mettre à bas le système social. Il constate que la distinction de classes est quelque chose d'éminemment humain et qu'il serait vain de s'y opposer. Il est sur ce thème en opposition formelle avec la thèse de la lutte des classes de MARX. Son but est plutôt d'analyser comment cette opposition entre classes façonne le système social. Au fond, VEBLEN poursuit une analyse identique à celle de MARX, il part des mêmes bases - l'opposition entre classes - pour arriver aux mêmes conclusions - la disparition de la classe de loisir (classe qui opprime). Toutefois les moyens d'action préconisés pour y arriver sont différents. MARX préconise la lutte, VEBLEN recommande, fidèle en cela à la logique du darwinisme social, de laisser faire la nature qui se chargera d'éliminer la classe inutile.

- Son analyse des comportements de la classe de loisir au travers de son instinct prédateur a rendu caduque l'opposition jusque là en vigueur entre les sociétés occidentales aux mœurs civilisées et les sociétés dites primitives aux mœurs brutales. Après VEBLEN, il devint de plus en plus difficile de considérer la société occidentale comme une « tea party » bien élevée, exempte de toute barbarie.

- On lui doit également la remise en cause la vision hédoniste de l'homme oeconomicus uniquement préoccupé de son intérêt immédiat VEBLEN a montré que l'homme est lu avec beaucoup plus de clairvoyance à l'aide des instruments de l'anthropologie et de la psychologie qu'avec ceux de l'économie. L'homme est selon VEBLEN une créature aux impulsions irrationnelles, un être crédule, sans guide et aimant les rites. Caractéristiques somme toute assez étrangères au vocabulaire économique.

On peut mettre à jour quelques observations quant à l'ouvrage de VEBLEN, certaines sont de nature méthodologique et d'autres relatives aux idées de l'auteur.

- La première critique est relative au mode de démonstration retenu. La réflexion de VEBLEN relève davantage de l'observation empirique des comportements (observation in situ) que de l'analyse objective. Ainsi, il précise dans l'introduction « *on a choisi des exemples probants tirés de la vie quotidienne, comme ils sont directement observés ou de notoriété publique (...) il faut espérer que nul ne sera atteint dans son sentiment de la bienséance littéraire ou scientifique par ce recours sans façon à des faits tous simples* ». Ceci apporte un biais important à son observation car limitée au champ immédiat dans lequel vivait l'auteur. Il montre ainsi que les typographes sont une classe ou la consommation ostentatoire (fumer en public, offrir des tournées...) est très en faveur. Il explique ce phénomène par la grande mobilité professionnelle et géographique de ces salariés, qui leur impose de nouer des contacts réguliers avec de nouveaux groupes et les conduits à multiplier les politesses. VEBLEN limite cette observation au seul corps des typographes, alors qu'en définitive la majorité des individus de la classe moyenne agit ainsi. De même il décrit l'armée du salut comme un exemple de culte adapté à la tournure d'esprit de l'athlète et du délinquant car on trouve en son sein davantage d'athlètes et de délinquants que dans le reste de la population^[27]. Cette affirmation, essentiellement basée sur l'expérience de l'auteur n'est étayée par aucun chiffre et ne saurait constituer un moyen de démonstration, pourtant VEBLEN y a fréquemment recours.

- VEBLEN a tendance à la redondance. Il reprend des idées identiques à différents endroits. Par exemple, il répète à plusieurs reprises le rôle de domestique, du prêtre, et de la femme et leur fonction quant à la grandeur de leur maître. Ceci enlève beaucoup de clarté au propos. En cours de lecture il arrive de se demander si l'on n'a pas déjà lu tel ou tel passage tant il se révèle proche dans sa conception et dans les idées véhiculées avec des passages précédemment lus. La construction alambiquée et complexe de ses phrases constitue également un obstacle à une lecture aisée de l'ouvrage. De même, il ne fait pas œuvre de pédagogue, par exemple il utilise des notions qui résultent de sa propre réflexion ou utilise des néologismes dont il est l'auteur, pour en donner la signification quelques chapitres plus loin.

- Il développe une théorie néo darwinienne sur « l'adaptation sélective » ou sélection naturelle dans laquelle il prête à trois groupes ethniques présents au sein des sociétés occidentales des caractéristiques particulières. Il identifie ainsi les dolichocéphales^[28], blonds (gens du Nord), les brachycéphales bruns (gens du Sud) et les méditerranéens. Les premiers auraient un tempérament prédateur plus marqué que les seconds et surtout les troisièmes. Il établit par cette théorie la supériorité des occidentaux, en particulier les dolichocéphales blonds qui s'ils se trouvent « *en situation de dominer et d'influencer la culture contemporaine, le doivent à l'instinct de proie, qu'ils possèdent à un degré exceptionnel et dont ils offrent les traits parfaitement dessinés. A ces traits spirituels s'ajoute une bonne mesure d'énergie physique, résultat, probablement, d'une sélection de groupes et de lignages* »^[29]. Il affirme comme faits des propos qui ne sont rien moins que son opinion. Il a également des opinions très tranchées qui dénotent une ouverture d'esprit au final assez réduite et des idées susceptibles de heurter. Citons par exemple : « *les habitudes belliqueuses sont moins répandues chez les garçons des classes travailleuses que chez ceux des classes supérieures* » ou encore « *le tempérament est une caractéristique de race, il entre plus largement dans la constitution du type ethnique dominant des pays d'Europe que dans celle des types humains des classes inférieures* »^[30].

- L'ouvrage est historiquement daté. Certaines observations de VEBLEN n'ont plus cours de nos jours. Par exemple, il affirme qu'au sein des classes industrielles l'inclination pour le sport n'est pas assez affirmée pour constituer un instinct sportif. Alors qu'actuellement l'intérêt pour le sport est une des principales prérogatives des classes moyennes. De même, VEBLEN affirme que le rapport intime de l'athlétisme avec la religion est un fait largement reconnu. Le zèle religieux qui anime la plupart des sportifs tend surtout à s'exprimer par une piété aveugle et par une soumission naïve à une providence impénétrable. Il suffit de regarder autour de soi pour constater que le sujet de dévotion des sportifs est davantage d'ordre pécuniaire que religieux.

ACTUALITE DE LA QUESTION

En 1899, soit il y a eu un siècle en 1999, VEBLEN publiait l'ouvrage, la théorie de la classe de loisir, qui a fait sa renommée internationale. Les thèmes abordés dans cet ouvrage, demeurent encore d'une remarquable actualité : la dénonciation des inégalités, l'observation de l'opulence et du gaspillage d'un côté et une tendance à l'accroissement de l'exclusion de l'autre, la financiarisation de la société et le développement des activités improductives (par rapport aux activités dites productives, activités industrielles), le peu de reconnaissance attaché au travail manuel et son déclin dans les sociétés modernes^[31]. Ces thèmes d'aujourd'hui rappellent étrangement ceux développés par VEBLEN il y a cent ans. Au final le monde de la fin du 20^{ème} siècle ressemble beaucoup à celui de la fin du 19^{ème} siècle, il apparaît donc logique que les thèses de VEBLEN demeurent toujours également pertinentes.

Cent ans après le livre de VEBLEN, un autre économiste, P. KRUGMAN expliqua le creusement des inégalités par les mutations technologiques qui touchent la plupart des activités professionnelles et y développent un esprit de compétition : « *un petit nombre de personnes jugées suivant certains critères, quels qu'ils soient, comme les meilleures, recevront de très larges gratifications financières, tandis que celles qui sont seulement compétentes recevront très peu* »^[32].

Les théories de VEBLEN ont également eu des conséquences politiques. Outre qu'elles ont, dit on, servi de livre de chevet à plusieurs présidents des Etats Unis, se sont vues créditées d'une utilité opérationnelle. En particulier, l'effet VEBLEN c'est à dire la consommation ostentatoire de produits onéreux au fin de se démarquer des classes nécessiteuses a été utilisée par l'administration fiscale pour surtaxer^[33] les produits de luxes (automobiles, bateaux, avions, fourrures et bijoux). De même en France, l'application d'un taux de TVA majoré à 33,33 % sur les produits de luxes procède de la même idée. Ces deux taxes ont été successivement supprimées.

BIBLIOGRAPHIE

- Debouzy M. (1972), « *Le capitalisme sauvage aux Etats-Unis 1860-1900* », Editions du Seuil.
Denis H. (1996), « *Histoire de la pensée économique* », Presses Universitaires de France.
Diggins J. P. (1999), « *Thorstein VEBLEN* », Princeton University.
Dowd D.F. (1977), « *Thorstein VEBLEN, a critical reappraisal : lectures and essays commemorating the hundredth anniversary of VEBLEN birth* », Greenwood Press.
Gislain J.J. Steiner P. (1995), « *La sociologie économique 1890-1920* », Presses Universitaires de France.
Heilbroner L. (1971), « *Les grands économistes* », Editions du Seuil, p 216 à 252.
Krugman P. (1998), « *La mondialisation n'est pas coupable* », La Découverte.
Lassudrie Duchene B. (1965), « *La consommation ostentatoire et l'usage des richesses* », in SFDEIS, novembre 1965.

SITES INTERNET

<http://perso.wanadoo.fr/jerome.maucourant/>
www.chez.com/economie2000/Grands-courants-pensee.htm
<http://panoramix.univ-paris1.fr/CHPE/liens.html>
www.nlc-bnc.ca/3/5/t5-273-f.html

[1] J. TUFTS précise qu'il lui était difficile de se rappeler le début d'une question de VEBLEN avant que celui ci ne l'ait terminée

[2] VEBLEN détestait les examens et donnait, dit on, la même note à tous ses étudiants. Il ne faisait non plus aucun effort pour conserver ses étudiants. Il cherchait parfois délibérément à les choquer, il demanda par exemple un jour à une de ses étudiantes, fort pieuse, à combien de tonneaux de bière elle estimait son église

[3] avant de mourir il laissa ce testament : « Je veux aussi, en cas de décès être incinéré : autant que faire se peut, de façon aussi expéditive et peu coûteuse que possible, sans rituel ni cérémonie d'aucune sorte : je ne veux ni pierre tombale, ni dalle, ni épitaphe, ni effigie, ni plaque, ni inscription, ni monument, nulle part et à aucune époque : je ne veux ni notice, ni nécrologie, ni mémorial, ni portrait, ni biographie »

[4] VEBLEN n'a pas le style écrit de ses idées. Il dédaigne le style grandiloquent propre aux mouvements en lutte contre la société. Il utilise le langage soigné, la phraséologie complexe en vigueur au sein des classes sociales (classe de loisir en particulier) qu'il critique avec le plus de virulence

[5] VEBLEN, mort peu de temps avant la crise de 1929 y aurait vu la confirmation de ses analyses, de même que dans les agressions allemandes et japonaises. L'Allemagne comme le Japon présentant les caractéristiques vebleniennes à savoir un état dynastique voir féodal et une industrie moderne.

[6] Les textes en Italiques sont tirés soit de l'ouvrage de VEBLEN soit d'ouvrages d'autres auteurs, les références de l'ouvrage apparaissent en bas de page

[7] théorie de la classe de loisir, Thorstein VEBLEN, 1970, p 138

[8] ou littéralement instinct du travail bien fait

[9] *Ibid.*, p. 7

[10] *Ibid.*, p. 21

[11] L'exploit est, d'une part, le travail sans utilité intrinsèque, ne laissant aucun produit matériel et ne contribuant pas au progrès de la vie humaine. C'est également la capacité de prendre par la force ou par la ruse à l'autre ce qu'il possède. L'exploit se retrouve à des degrés divers dans les sociétés modernes en particulier, dans la guerre moderne, dans les professions pécuniaires et dans le sport

[12] Capitalisme des batailles impitoyables entre trusts dans lesquelles le géant ruinait ses concurrents pour ensuite les absorber. L'ouvrage de M. DEBOUZY « le capitalisme sauvage aux Etats-Unis » peut être consulté à ce propos

[13] VEBLEN cite, l'exemple de tel roi de France, qui mourut brûlé car en l'absence du fonctionnaire dont la tâche consistait à déplacer le siège de son maître, il restait assis sans se plaindre devant le feu et souffrit que sa royale personne grillât, afin d'éviter de se commettre avec des tâches domestiques

[14] *Ibid.*, p. 44

[15] et ce quelle que soit la façon dont la richesse a été acquise. Dans l'analyse de VEBLEN, s'enrichir par la rapine et le vol importe peu pour autant que l'on use de sa richesse avec élégance et bon goût. On peut expliquer l'approche de VEBLEN en montrant que la fin du 19^{ème} siècle aux Etats Unis est une période de capitalisme sauvage ou des fortunes importantes ont été bâties, selon des procédés malhonnêtes, par ceux que l'on a désigné sous le terme de « barons pillards », VANDERBILT, GOULD, CARNEGIE, ROCKFELLER, MORGAN...

[16] les fortunes colossales accumulées par certains leur permettaient de mener grand train. Par exemple le grand bal annuel organisé par VANDERBILT lui coûta 250000 \$ soit environ 30 millions de francs d'aujourd'hui. De même., le bal de B. MARTIN en 1897 fut plus somptueux encore. On transforma à cette occasion la salle de bal du Waldorf-Astoria en réplique de Versailles. Un invité arriva dans une armure incrustée d'or estimée à 10000 dollars (environ 1,2 millions d'aujourd'hui). Des constats de ce type ont probablement influencé les théories de VEBLEN. La classe dont il était issu tirant dur pour tirer de la terre une maigre pitance.

[17] On retrouve ici la notion de « potlatch » telle qu'elle a été identifiée par M. MAUSS dans son essai sur le don

[18] cette partie a peut être été retenue en raison de sa clarté, VEBLEN y délaissant, du moins temporairement, le langage abscons dont il use parfois dans le reste du livre

[19] *Ibid.*, p. 117

[20] *Ibid.*, p. 113

[21] néologisme inventé par VEBLEN, issu de la fusion des termes superflu et utilité

[22] il traita les principales organisations religieuses de « succursales de grands magasins » et l'église paroissiale de « commerce de détail »

[23] *Ibid.*, p. 207

[24] *Ibid.*, p. 171

[25] on peut considérer qu'un fait devient un apport du moment ou il a une portée générale et dépasse le strict cadre défini par l'auteur

[26] *Ibid.*, p. 73

[27] *Ibid.*, p. 196

[28] dolichocephale, se dit d'un individu qui a le crâne allongé, s'oppose à brachycéphale

[29] *Ibid.*, p. 148

[30] *Ibid.*, p. 165

[31] on peut faire référence à l'ouvrage de Viviane FORRESTER sur la fin du travail

[32] p. KRUGMAN, *La mondialisation n'est pas coupable*. La Découverte, 1998.

[33] L'Omnibus Budget Reconciliation Act de 1990